

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

« *J'habite l'ignorance avec confiance* »

Dans son dernier livre, *La nuit de feu*, l'écrivain éric-Emmanuel Schmitt raconte comment il a rencontré Dieu. Perdu dans le désert du Sahara, il s'enterre dans le sable pour se protéger du froid, et plutôt que la peur, la confiance le saisit. Dieu le rejoint en plein cœur et lui apprend que tout est justifié, tout a un sens.



— **A** 28 ans, vous êtes professeur de philosophie et promis à une brillante carrière, mais vous dites que l'enfant créatif et créateur qui est en vous ne s'y retrouve pas, que vos études vous avaient déformé autant que formé.

— En fait, mon désir de philosophie outrepassait ce que pouvait me donner la philosophie. Avec une certaine naïveté, j'avais cru que la réflexion philosophique allait me donner accès à la vérité une et définitive. Et plus j'avancais dans mes études, plus je me rendais compte que les philosophies ne sont que des propositions de vérités, des hypothèses qui nous permettent de décrypter le réel. Je me retrouvais habité par plus de questions que de réponses, et en quête de sens. Aujourd'hui, je suis toujours habité par les mêmes questions, mais je vis l'absence de réponse avec une confiance absolue.

La condition humaine reste pour moi mystérieuse, mais j'ai confiance dans le mystère, j'ai la foi. La foi n'est pas un savoir, mais le sentiment de l'existence du sens, même quand le sens m'échappe. Tout a radicalement changé : je ne sais rien de plus mais j'habite l'ignorance avec confiance.

— Au désert, avez-vous trouvé votre vrai visage ?

— Plus que cela ! J'ai 28 ans quand je vais dans le Sahara et je suis très centré sur moi-même. Je me disais que j'allais profiter de ces dix jours pour réfléchir à ce que devait être ma vie, mais je ne suis occupé que par moi-même. Je suis très autocentré à cette époque-là et dans une volonté de maîtrise et de domination de mes pensées, de mes sentiments et de mes émotions. Le désert m'a apporté la perte, le dénuement, le danger et l'ouverture. Il fallait que je me quitte, que je me perde, que je perde ma trace pour qu'enfin quelque chose arrive. Et donc ce n'est pas mon vrai visage que j'ai découvert, mais celui de Dieu. Évidemment après cette rencontre, j'ai cessé de penser que j'étais le centre de tout.

— À vous lire, on a l'impression que vous pressentez cette nuit de feu depuis votre arrivée à Tamanrasset.

— Une partie de moi-même, qui affleure à peine à ma conscience, savait qu'elle avait un grand rendez-vous. Rien à voir avec une projection rétrospective : je sentais vraiment un appel tout au fond de moi. Ce moment de folie que j'ai, lorsque je

quitte le groupe pour redescendre tout seul du mont Tahal, fait partie de ce sentiment. Je me rends à ce rendez-vous.

— Pourquoi publier ce livre aujourd'hui ?

— À cause du bruit dans le monde, pour mettre un peu de silence dans ce vacarme. D'un côté le vacarme des fanatiques et de l'autre le sarcasme des pseudo-intellectuels. Le vacarme des fanatiques, c'est le bruit insupportable de ces gens qui, prétendument au nom de la foi et de Dieu, volent, violent, tuent, asservissent. Je suis choqué et, comme croyant, je suis humilié par leurs revendications. La foi, au contraire du vacarme et de la guerre, est le silence intérieur et le sentiment profond de l'harmonie. La foi ne vous jette pas avec haine contre les autres, elle vous pousse à porter attention aux autres, à les respecter, à les aimer.

« La foi, au contraire du vacarme, est le silence intérieur. »

Et puis il y a le sarcasme des pseudo-intellectuels qui pensent que croire est archaïque, qui pensent que le salut du monde est l'athéisme, que le progrès, c'est se débarrasser de toutes les religions.

La solution pour qu'on vive ensemble n'est pas de penser tous la même chose, mais de respecter la singularité de chacun. J'ai donc voulu raconter ce chemin de vie qui conduit de l'athéisme à la croyance.

— Après cette nuit de feu, il y aura une autre nuit au cours de laquelle vous lisez les Évangiles.

— Quelques années plus tard, en effet, je lis les quatre Évangiles à la suite. J'en suis bouleversé parce que je ressens quelque chose en plus que lors de ma nuit au Sahara : la notion d'amour. Ma nuit au Sahara, c'était la perception de Dieu, du sens. La lecture des Évangiles m'apporte autre chose, cette mise en avant absolue de l'amour. Une idée folle, magnifique, généreuse, une révolution. À partir de là, je me passionne pour Jésus et je me mets à lire autant de livres antichrétiens que de livres chrétiens, ainsi que de nombreux documents, réflexions, critiques. Et au bout de quelques années, je me suis rendu compte que j'étais devenu chrétien.

Une chose m'avait frappé à la lecture des quatre Évangiles : ils ne sont pas semblables, ils ne racontent pas exactement la même chose. Cela m'est apparu comme un gage de vérité et d'authenticité. Dans un procès, les faux témoins sont toujours d'accord. Ces textes attestaient au moins l'historicité du Christ.

Mais le Dieu que j'ai rencontré au désert ne s'est pas nommé – de toute façon Dieu ne se nomme jamais. Et ce n'était le Dieu d'aucune religion ou alors de toutes. Cette expérience au désert était spirituelle, pas religieuse.

— Comment lisez-vous les Évangiles ? Comme la parole de Dieu aux hommes ou la parole de quelques hommes sur Dieu.

— Comme la parole de quelques hommes sur Dieu. La religion nous condamne à l'intelligence, ce qu'on a oublié pendant des siècles sous prétexte d'obéissance, de conformisme et de ciment social. Le christianisme, qui se base sur plusieurs textes dissemblables, est une religion forte parce qu'il nous appelle à la réflexion, à construire notre foi à partir de ces textes. Appartenir à une religion, ce n'est pas se dispenser de réfléchir, mais au contraire solliciter l'intelligence.

— Comment peut-on concilier foi et raison ?

— Pour moi, il n'y a pas à les concilier, elles marchent côte à côte. J'aborde ce sujet dans l'épilogue du livre. À la question « Est-ce que Dieu existe ? », je réponds : « Je ne sais pas, mais je crois que oui. » Ma raison dit : « Je ne sais pas », et ma foi ajoute : « Je crois que oui ». Il est très important que les deux soient parallèles.

On est libre de croire ou de ne pas croire parce qu'aucun raisonnement ne nous y condamne. Cela ne se règle donc pas dans le champ de la raison. Dieu ne se trouve pas non plus dans le champ de la science, sous la lentille d'un microscope ou d'un télescope. Honnêtement, tout homme doit dire : « Je ne sais pas », et le croyant le premier. L'imposture commence quand on dit « Je sais que Dieu existe et il m'a demandé de faire cela », ou « Je sais que Dieu n'existe pas ». On est alors dans l'intégrisme religieux ou athée. Dans les deux cas, cela conduit à la violence, parce que l'intégrisme et le fanatisme sont des surcompensations du doute.

Si vous me mettez sur le champ de la raison, je vous dirai que je ne sais pas, que Dieu est douteux. Mais dans le champ de la foi, je n'ai pas une seconde de doute. Ma foi respire, elle a des inspirations et

des expirations, elle a des états hauts et des états bas, mais elle ne cesse jamais.

– *Quel type de relation entretenez-vous avec ce Dieu rencontré au désert ?*

– Je prie et je me ressource régulièrement dans les Évangiles. Dans ma pratique spirituelle, la musique me renvoie à l'essentiel et me met parfois dans un sentiment d'adoration. Par contre, je ne suis pas du tout un homme de culte ou de rites.

– *Les dogmes vous semblent-ils utiles ?*

– Je crois beaucoup à la thèse de Bergson qui nous dit que le moment mystique est au centre et à l'origine de toutes les religions. Il l'appelle le cœur de feu. Et les religions, les institutions sont le refroidissement de ce feu. Il faut donner une langue, une structure à cette expérience mystique qui est celle de l'Éternel : voilà le dogme. Je pense qu'il est nécessaire tout en songeant qu'il est aussi une déperdition.

– *Qui est Jésus pour vous ?*

– J'ai raconté cela dans *L'Évangile selon Pilate*. Jésus est un homme qui trouve l'infini en lui et qui fait le pari de l'infini jusqu'à devenir Dieu. J'assume toutes les ambiguïtés de ce que je dis.

– *Un maître de sagesse aussi ?*

– Au minimum ! Mais beaucoup plus que cela. Spinoza l'appelait le philosophe suprême. Il est évident que n'importe quel homme, croyant ou non, reconnaîtra en Jésus une figure de sage et une figure hautement spirituelle. De même qu'aujourd'hui croyants et non-croyants sont impressionnés par la stature du pape François. Il est une inspiration pour ceux qui croient comme pour ceux qui ne croient pas. Il atteint l'universel par le cœur. Pour moi, Jésus est vraiment le Fils de Dieu.

– *Quel regard portez-vous sur l'Église ?*

– Ma réponse varie en fonction du pape qui est à sa tête. L'histoire de l'Église est celle d'une institution humaine qui se dit toujours inspirée par l'Éternel. Une institution avant tout humaine et selon la grandeur de la personne qui dirige l'Église, elle peut être magnifique ou tragique. En ce moment, nous vivons un bon moment de l'Église. Enfin un pape qui décide de s'appeler François ! Je dois vous avouer que parmi toutes les figures

du christianisme, François d'Assise est une figure de respiration et d'inspiration perpétuelle. Enfin un pape qui revient à l'esprit des Évangiles, et un pape qui éclaire ! Il éclaire le monde matérialiste avec une lumière qui n'est pas matérialiste. Je pense que François est vraiment une grande chance pour la spiritualité et pour le christianisme.

– *Comment abordez-vous le mystère de la mort ?*

– La pire des choses qui pourrait arriver à la question « Qu'est-ce que la mort ? » est une réponse. La mort est une inconnue pour nous tous et je me méfie de tout discours et surtout de tout prétendu savoir sur la mort. Je vais regarder celui qui me dira que la mort est le néant avec autant de suspicion que celui qui me dira à quoi ressemble l'au-delà. Pour moi, dans les deux cas, c'est une projection de l'imagination qui se prétend un savoir. Je ne sais absolument rien de la mort. Mais avoir la foi me permet d'avoir confiance dans l'inconnu. Et donc la mort est pour moi forcément une bonne surprise.

« Vivre chaque jour comme si c'était la première fois. »

– *Vous écrivez : « Dieu n'est pas celui qui sauve, mais celui qui propose aux hommes de penser à leur salut. » Que voulez-vous dire ?*

– On voit très bien que, dans la vie quotidienne, des gens appellent Dieu pour arranger leurs petites affaires quand ils se sentent en danger. Mais selon moi, Dieu est là pour nous permettre d'éclairer notre vie, pour savoir quoi en faire et comment la diriger. En cela, Dieu nous propose de penser à notre salut.

– *Il vous arrive presque quotidiennement de réagir à l'actualité sur Facebook. Qu'est-ce qui vous fait réagir en ce moment ?*

– Face aux attentats, comme tout le monde, j'essaie de puiser dans mes ressources intérieures pour arriver à échapper au désespoir, à la prostration, au découragement. Les premiers jours après les attentats, on réagit facilement, on réaffirme ses valeurs. Mais quand on voit qu'elles sont continuellement minées, bousillées, attaquées... Il faut alors se ressourcer pour trouver la force de vivre et de lutter.

En ce moment, devant la déshumani-

sation de certains êtres, je suis effaré. Comment peut-on quitter l'humanité au point de s'en exclure et de décider que la vie de quelqu'un n'a aucune importance, que même sa propre vie peut s'envoler comme cela. Au prix de quel lavage de cerveau, peut-on à ce point désertier l'humanité ? Cet exil-là est quelque chose de vertigineux pour moi. Les salafistes recrutent leurs soldats chez des êtres totalement incultes sur le plan religieux. S'ils avaient une bonne culture de l'islam, ils ne tomberaient pas dans ce piège. Ils choisissent des ignorants, leur donnent une illusion de savoir et puis se servent de leur fragilité, comme tous les marchands de sectes, pour les conditionner et les emmener vers la mort des autres et leur propre mort.

Cette distinction entre croire et savoir est importante. C'est pour cela que notre travail à nous intellectuels, romancier, commentateurs ou journalistes, c'est de toujours bien articuler les concepts.

– « Sur terre, ce ne sont pas les occasions de s'émerveiller qui manquent, mais les émerveillés », écrivez-vous.

– J'ai une règle : vivre chaque jour comme si c'était la première fois. Tolstoï avait dit exactement l'inverse : vivre chaque jour comme si c'était la dernière fois.

Je ne vis pas dans le crépuscule constant, mais dans l'aurore permanente. Il faut lutter contre l'illusion de connaître, contre le sentiment de fatigue, contre l'impression de répétition. Il faut cultiver la fraîcheur, l'ouverture, la naïveté, bref, l'admiration, l'émerveillement.

Il faut cultiver sa joie plutôt que sa tristesse. Être triste, c'est penser à tout ce qu'on n'a pas, à tout ce qui nous manque. La joie nous rend heureux d'exister et nous permet de nous contenter de ce qu'on a. On peut vivre exactement la même vie sous l'angle du vide ou du plein. Vue sous l'angle du vide, elle sera tragique, morose, désespérée. Mais sous l'angle de la joie, la même vie sera intense, pleine. Donc cultivons la joie plutôt que la tristesse.

Propos recueillis par Jean BAUWIN



La nuit de feu, Paris, Albin Michel, 2015.
Prix : 17,95 € - 10% = 16,16 €.